

# NOVALIS

Lettre bimestrielle n°31 – février 2011 /mars 2011

---

Documents biographiques  
Documents littéraires et témoignages  
Novalis et l'initiation



Novalis (1772-1801)

---

**DOCUMENT BIOGRAPHIQUE**

## MARIA ALBERTI

**D**epuis le mois d'octobre 1800 (vers le 18), Maria Alberti se trouve au chevet de Novalis, à Dresde. Elle y demeurera jusqu'en janvier 1801, quand le père du poète vint le chercher à Dresde, le 13, pour le conduire à Weissenfels où il devait mourir au mois de mars suivant (le 25). Née en 1765, Maria Alberti était âgée de 35 ans, elle était un peintre connu et apprécié (de Goethe en particulier), dont il ne reste pratiquement plus rien de son œuvre<sup>1</sup>. Les spécialistes de Phillip Otto Runge nous apprennent cependant qu'elle aida ce dernier à la réalisation de différents tableaux, dont la célèbre *Leçon de musique du Rossignol* (1804) qu'elle mit en peinture.



En ce mois d'octobre 1800, elle se consacre au poète romantique allemand, atteint de cette phthisie dont il va mourir, avec, à ses côtés, Charlotte Ersnt. A la même époque, Tieck et sa femme (Amélie Alberti) séjournent à Weissenfels. En novembre, Julie von Charpentier, la fiancée de Novalis, les rejoindra.

---

<sup>1</sup> « Sans la fatalité qui a condamné à disparaître la quasi-totalité de son œuvre, écrit Marcel Brion, dans son *Allemagne romantique*, nous posséderions aujourd'hui ces vivantes images de Novalis, de Steffens, d'Augusta Böhmer, des deux Schlegel, de Schleiermacher, si fort admirés des contemporains ». Cf. *supra*, son portrait de la comtesse de Stolberg.

Après cette expérience au chevet de Novalis<sup>2</sup>, Maria Alberti se convainquit de sa vocation religieuse – elle avait « le génie du dévouement et du don de soi » – et se prépara désormais à entrer en religion, après s'être convertie au catholicisme. Elle prit l'habit à Munster, en 1808, devint supérieure de sa communauté fondée la même année (*Clemensschwestern*), et mourut le 1<sup>er</sup> février 1812, pendant d'une épidémie de typhus<sup>3</sup>.



*Maria Alberti, « Madeleine repentante », 1809, Munster.*

« La *Madeleine repentante* de Munster n'est pas, artistiquement parlant, une des œuvres capitales de la peinture romantique et il serait indiscret de se demander si cette Madeleine est une allusion à elle-même et à d'inconnus désordres du temps où elle vivait parmi les artistes. Le tableau est inspiré par Pompeo Batoni, à tel point qu'elle pourrait même en être une copie si, dans le paysage un esprit romantique et non baroque ne se manifestait avec évidence. C'est un paysage mélancolique, plein de nostalgie et de musicalité, et nous pouvons y voir un reflet touchant de l'âme même de la religieuse. »<sup>4</sup>

## DOCUMENTS LITTÉRAIRES ET TÉMOIGNAGES

« Qu'est ce que Novalis ? nous disait un jour Lamartine, on prétend qu'il m'imité ! » Et notez qu'en ce moment le poète de *Henri d'Ofterdingen* était mort depuis plus de trente ans »<sup>5</sup>.

<sup>2</sup> Le 15 février 1801, Karl von Hardenberg, frère de Novalis, écrira à Tieck que la présence de Maria Alberti avait créé autour du poète une atmosphère particulière chaleureuse et pleine d'une grande religiosité.

<sup>3</sup> L'hôpital où elle exerça comme infirmière existe toujours. Les rares œuvres qu'elle y composa s'y trouvent réunies. cf. <http://www.clemensschwestern.de>.

<sup>4</sup> Marcel Brion, *Peinture romantique*, Albin Michel, 1967.

<sup>5</sup> Henri Blaze de Bury, « Rossini », *Revue des deux mondes*, 1869.

---

## LA PETITE FLEUR BLEUE

(Pour le centenaire de Novalis)

**A** lors que la commémoration du Centenaire de Goethe avait réveillé, il y a trois ans, en tous pays, un écho sympathique, le bruit du Centenaire de Novalis, récemment célébré par ses admirateurs avec une ferveur discrète, n'est guère parvenu jusqu'à nous. Il n'y a pas lieu de s'en étonner. Si Diderot est, comme on l'a dit, le plus Allemand des Français, Novalis, lui, est le moins Français des Allemands. Germain nuageux, il s'étale dans la brume et se carre dans les ténèbres avec une coupable volupté. Il est obscur et abscons, difficile et diffus, avec méthode et acharnement.

Il n'en est pas moins intéressant pour cela. Bien au contraire. On goûte, à lire Novalis, un plaisir semblable à celui que « l'Œdipe du Commerce » doit trouver à ses exploits accoutumés. *Ofterdingen* ne s'entend pas sans un effort de sagacité divinatrice. Les symboles nombreux dont s'agrémentent cet ouvrage étant plus fuyants que ceux de Stéphane Mallarmé, plus flottants que ceux de M. Jean Moréas. Ils sont aussi, si j'ose dire, plus consistants. On sait que Novalis idéalisa l'objet de son amour sous forme d'une « petite fleur bleue » et que son œuvre principale a pour but de glorifier dans cette image charmante la fiancée trop tôt enlevée à son affection. Novalis nous apparaît ainsi comme le dernier poète de l'amour platonique. Le sentiment terrestre qu'il éprouvait pour sa fiancée s'est élevé de degré en degré, s'est épuré et transformé. En même temps que l'image matérielle de la morte s'estompait dans le lointain, se substituait au souvenir de son apparence passagère, aimable et belle, l'idée même de l'amour, de la beauté et de sa forme suprême qui est la sagesse. Dante et Pétrarque ont donné à cette conception un vêtement poétique immortel. Je ne vois guère, dans les temps modernes, que Novalis qui leur puisse être comparé. Dans sa belle conférence sur le Grand poète de l'avenir, M. Fogazzaro marquait naguère le rôle immense que « l'idéalisation amoureuse de la femme » a joué dans la poésie pour le plus grand profit de « l'élément humain supérieur » et il suppliait le poète des temps nouveaux de restaurer cette noble formule. Son appel sera-t-il entendu ? C'est peu probable. Tout porte à croire, au contraire, que l'intérêt qui s'attache à la figure de Novalis n'est d'ores et déjà qu'un intérêt... archéologique.

Et pourtant son illusion féconde lui fut une source de consolations mystiques et d'exaltations sublimes. La « petite fleur bleue » qui s'appelait de son vrai nom Sophie de Kuehn [*siz*] était la

plus insignifiante des jeunes filles, le plus ordinaires des « backfischs », comme on dit dans le parler brutal de Germanie. Mais Novalis était poète, c'est-à-dire qu'il ne voyait pas les choses comme elles sont, mais comme il aurait voulu qu'elles fussent. Par la force triomphante de sa fantaisie impérieuse, il transforma l'enfant jolie et nulle en muse divine. Et, de même que, dans le *Canzoniere*, il faut lire « philosophie » partout où Dante écrit « Amore » et « donna gentile », il faut prononcer Poésie, Vertu, Amour ou Science quand on rencontre dans *Ofterdingen* les mots « petite fleur bleue » ou « Mathilde ».

Il y a quelque ironie à mettre en regard la véritable Sophie de Kuehn, telle qu'elle nous apparaît dans les documents authentiques fournis par l'histoire littéraire et l'image idéalisée qu'en a tracée Novalis. La distance est grande qui les sépare. Elle fait songer à ces tableaux que les fabricants d'élixirs merveilleux et d'aliments inouïs suspendent à leurs boutiques afin de capter le passant par leur parallélisme éloquent et puéril, et où l'on voit d'un côté un être humain à la figure hâve, aux traits décharnés, respirant la misère et le désespoir, tandis qu'en face le même personnage s'épanouit, gras et luisant, transformé par l'usage de quelque cordial ou de certaine revaléschiere. La différence n'est pas moins grande entre la Sophie de Kuehn historique, silhouette grêle et comme anémique, et le portrait qu'en a fait Novalis.

C'est au hasard d'une excursion qu'il franchit un beau jour, jeune étudiant en rupture de classe [*sic*], les portes de la villa [*sic*] où habitait à Grueningen, au milieu des siens, celle qui allait devenir sa fiancée. Cette famille bénie entre toutes se composait du père, de la mère, d'une gouvernante française et d'un essaim de fillettes plus charmantes les unes que les autres. Leur mère avait jadis prêché d'exemple. Elle avait été en son temps d'une beauté merveilleuse. Le père était un gentilhomme campagnard d'intelligence médiocre, mais il séduisait chacun par son naturel, par son entrain et surtout par la majestueuse indifférence avec laquelle il laissait les jeunes muguets du voisinage conter fleurette à ses chères enfants. En somme, on eût cherché vainement, à dix lieues à la ronde, une maison aussi gaie. Et les jeunes gens étaient d'autant plus sensibles à cette gaieté qu'elle était alors une vertu rare. Les mauvais bruits qui venaient de France, la rumeur sourde de l'horrible machine qui fonctionnait sur les bords de la Seine avec tant d'entrain et qui résonnait jusque dans le cerveau des gentilshommes allemands, ne prédisposaient pas au plaisir. A Grueningen, cependant, on chassait à grands éclats de rire tous les papillons noirs. En dépit du renchérissement des denrées, on tenait table ouverte. Du 1<sup>er</sup> janvier au 31 décembre, la jeunesse assemblée plaisantait, chantait, jouait à

ces jeux qu'on appelle innocents, mais qui sont d'une perversité d'autant plus diabolique qu'elle est plus ingénue. Et la soirée finissait régulièrement par un tour de valse.

*Saltavit placuit!* Sophie de Kuehn avait treize ans – ce n'est même pas l'âge de Juliette – le jour où Novalis, ravi par tant de grâce et de beauté, jura de n'en pas épouser d'autre. Fiançailles et mariage, ces deux mots sont en Allemagne dans un rapport assez éloigné. Ils s'appliquent sans doute, mais ils ne se commandent pas avec la même nécessité qu'ailleurs. Les deux jeunes gens échangèrent donc le fatidique anneau et, la situation ainsi devenue régulière, Novalis se mit à faire librement sa cour. Ce lui était un excellent prétexte pour ne point passer les vacances chez les siens. Car Novalis se trouvait assez mal dans sa famille. Le méthodisme austère de ses parents, disciples de Zinzendorf, déplaisait fort à ce poète qui, comme tout bon romantique, subissait le prestige de Rome, admirait Ignace de Loyola et méprisait un peu Martin Luther. Le temps qu'il ne passait pas auprès de sa fiancée, Novalis le consacrait à ses études. Il avait décidé – afin de pouvoir se marier plus tôt – de préparer le brevet d'ingénieur des salines, et comme il avait une merveilleuse facilité, il cheminait rapidement dans la voie un peu prosaïque où la nécessité l'avait poussé. Entre temps, il s'occupait aussi de métaphysique. « Au fond, disait-il, non sans préciosité, mon étude préférée s'appelle comme ma fiancée : Sophie... »

Il est triste de songer que Sophie de Kuehn ne répondait guère à l'amour de Novalis. Elle se laissait bercer par les discours dorés que lui tenait son poète, mais elle n'y comprenait rien. Sophie de Kuehn était une enfant médiocrement douée. Il faut constater l'erreur complète de Novalis, si affligeante qu'elle soit. Ce n'est pas la première fois, d'ailleurs, qu'on a vu un poète s'abuser pareillement. Le *journal* de Sophie qu'on a eu la cruauté de publier est un document dont sa mémoire reste accablée. Cette prose est d'un comique désespérant. En voici un échantillon : « *Le 6 janvier 1795.* Les Just ont passé ici allant à Leipzig et Hardenberg les a accompagnés, puis il est revenu. *Mercredi le 7.* Aujourd'hui Hardenberg est parti à cheval. *Dimanche le 11.* Promenade à Sachsenberg. Hardenberg est venu avec nous. Je n'ai eu aucun plaisir. » Voilà de quelle façon la « petite fleur bleue » reconnaissait les soins du jardinier pieux qui la cultiva avec tant d'amour !

Novalis n'eut pas le temps de s'apercevoir à quel point il s'était trompé. Une maladie de foie que rien ne laissait prévoir enleva Sophie en l'espace de quelques mois. On avait espéré tout d'abord la sauver et on l'avait transportée en hâte à Iéna pour y être opérée. Elle supporta la douleur avec une résignation stoïque qu'on n'eût

pas attendue de sa part, et Novalis, installé à son chevet, sentait son amour se décupler de toute son admiration.

Pendant les trois jours qui suivirent la mort de Sophie, Novalis resta invisible, pleurant, gémissant, repoussant toute nourriture. Puis il consentit à reparaître au milieu des siens, mais il refusa de prêter l'oreille aux consolations, persuadé qu'il aurait rejoint Sophie avant la fin de l'année. Mais l'année se passa et Novalis ne mourut point ; le souvenir de la morte était devenu poésie. Novalis reconnaît maintenant l'effet salutaire de la crise qu'il vient de traverser : « Mon amour, écrit-il, s'est transformé en une flamme qui consume peu à peu en moi tous les éléments terrestres ». Dans le besoin qu'il a de croire qu'il retrouvera un jour Sophie, il se rapproche encore du Christ, « vainqueur de la mort ». Il confond en un mot le souvenir de sa fiancée morte avec son idéal vivant. Et c'est la genèse du roman d'*Ofterdingen*, magnifique apothéose de l'amour et de la poésie, où il s'est peint lui-même sous les traits d'Henri : « Or, ce qui l'attirait avec une force particulière était une fleur bleue d'azur, haut dressée sur sa tige tout près de la source... Il voulut se rapprocher d'elle. Alors elle commença de s'agiter et de se transformer. Ses feuilles devinrent plus brillantes et se frôlèrent le long de sa tige. Et la fleur se pencha vers lui et son calice montra un col bleu épanoui sur lequel voltigeait un frêle visage... »

C'est à se rendre digne de cueillir cette fleur aperçue en rêve qu'aspire le principal personnage de ce récit incohérent et charmant, régal des amateurs du subtil et du rare. Dans la partie d'*Ofterdingen* que Novalis n'a pas eu le temps d'écrire, il devait nous montrer son héros trouvant enfin dans la mort la fleur bleue qui lui avait toujours échappée dans la vie. C'est la traduction poétique qu'il éprouvait pour Sophie et qu'il exprima dans ces mots : « Avec quel ravissement je lui raconterai : Je rêvai de toi, que j'avais aimée sur la terre !... Tu mourus. Encore une heure d'angoisse. Et puis je te suivis... »

Novalis suivit, en effet, Sophie von Kuehn le 25 mars 1801. Il avait vingt-neuf ans. Typique jusque dans les détails de sa biographie, il mourut de la mort qui seule convenait à un poète, et à un poète romantique : de la phtisie. Il traîna quelque temps, promenant à travers le monde, jeune malade à pas lents, son air distingué d'amant immatériel et d'esthète supra-terrestre. Sa taille élancée, ses lèvres fines, ses yeux brillants de poitrinaire faisaient rêver les femmes sur son passage. Nature sensible à l'excès, il ne restait pas inaccessible à leurs avances. Détail humiliant, enfin, pour notre amour-propre d'hommes : Novalis, au moment où la mort le vint surprendre, venait de se fiancer avec Julie de Charpentier, la fille d'un de ses maîtres. Du moins la destinée ne laissa-t-elle pas le

sacrilège s'accomplir. Novalis fut frappé comme il allait devenir infidèle à la « petite fleur bleue ». En tranchant ses jours prématurément, la Providence a servi sa mémoire : la vie de Novalis demeure ainsi une belle chose harmonieuse et son astre est sans tache.

On a souvent observé que l'école romantique allemande, si riche en talents souples et variés, n'a produit aucun chef d'œuvre. Les écrivains de cette époque, inégaux à leurs théories, n'ont laissé que des fragments. *Lucinde*, *Dolorès*, les *Kronenwächter* sont inachevés. *Henri d'Osterdingen* pareillement. Si Novalis est mort à temps pour sa réputation, il est mort trop tôt pour sa gloire. Seul, il était capable de mener à bonne fin une œuvre conçue selon l'ambitieuse formule romantique. Avec le temps son génie se fût peut-être allégé, clarifié, simplifié. Et la « petite fleur bleue » se fût mise à briller d'un éclat plus franc. Telle qu'elle est, d'ailleurs, son arôme délicat continue d'enivrer à un siècle de distance ceux qui se penchent sur elle avec « intelligence d'amour ».

Maurice Muret, 1901.



« Novalis, *le chantre de Marie* »

**N**ovalis (Hardenberg) était le premier des romantiques qui acquit la conviction que la civilisation moderne, non pas celle des libres-penseurs bien entendu, reposait sur le christianisme et que, pour la maintenir et la faire prospérer dans l'avenir, il fallait la ramener à cette base unique et inébranlable. Pour Novalis, les constitutions et les doctrines des protestants n'étaient que la décadence, la corruption de toute religion. Il considérait la poésie comme l'organe le plus propre de la rénovation générale religieuse ; la poésie chrétienne devint pour lui la puissance génératrice qui devait dominer et transfigurer la vie entière. La poésie était le culte divin, le poète, le prêtre, la Sainte Vierge, cette transfiguration divine de la beauté terrestre, la véritable âme de toute sa poésie. On comprend que tout en rendant ainsi justice au catholicisme, Novalis restait protestant. Sa piété poétique lui remplaçait en quelque sorte le dogme, elle lui fit éprouver les sensations de la foi sans avoir à participer à l'Eucharistie. Néanmoins ses poésies religieuses sont les meilleures qu'on connaisse et contribuent toujours puissamment à activer le mouvement catholique parmi les protestants. Il mérite d'être appelé *le chantre de Marie* [1870].



## MARIA ALBERTI

Comment cette fille d'un pasteur protestant de l'Allemagne du Nord, née à Hambourg, a-t-elle rejeté la religion de sa famille pour entrer dans une autre Église [le catholicisme] et même y prendre l'habit de religieuse ? Ce ne fut probablement pas une crise de conscience qui l'y poussa, mais le désir de se consacrer



à soulager les souffrances des hommes. En 1805, en effet, elle se vit dans l'obligation de quitter Dresde où tout ce qu'elle aimait et admirait la retenait, pour aller soigner sa sœur malade. Partagée entre deux devoirs, un devoir d'humanité et de piété familiale et l'obligation de rester fidèle à sa vocation d'artiste, elle opta délibérément pour le sacrifice. Elle espérait toutefois ne pas abandonner complètement la peinture, et, en effet, elle put continuer à peindre, dans son

couvent des Barmherziger Schwester, pendant les loisirs que lui laissaient ses heures d'infirmière. Son zèle à soulager les malades ne se ralentit jamais, malgré les tentations que lui proposait l'art, et elle mourut en pansant des typhiques en 1812. J'ai raconté ailleurs<sup>6</sup> avec quel dévouement elle adoucit les dernières années de Novalis, et l'influence qu'elle eut, à ce moment-là, sur le frère du poète, Karl von Hardenberg qu'elle convertit. C'est elle, également, qui orienta la destinée religieuse de la sœur de Tieck, Sophie.

L'accession à la foi et l'art se fit à la Galerie de Dresde et dans les églises où l'ancienne musique religieuse italienne était restée en grand honneur. Émue par Léo, par Marcello, par Carissimi, autant que par Raphaël, Maria Alberti découvrit que, naguère, toute la grande peinture et toute la grande musique étaient fondées sur la religion. La foi inspirait tous les actes de la vie des artistes, et les œuvres des vieux maîtres, écrivait-elle, « étaient belles parce qu'ils croyaient aux formes qu'ils peignaient ». Sa position esthétique rejoint en cela celle de Wackenroder et l'essai du « moine passionné d'art » sur Dürer et les peintres allemands d'autrefois.

Marcel Brion

<sup>6</sup> Marcel Brion, « Novalis », *L'Allemagne romantique*, tome II, Albin Michel, 1963.



Maria Alberti, *Portrait de la comtesse Sophie Stolberg*, Munster.

## NOVALIS et l'initiation

### La puissance secrète du Chant

**L**e caractère initiatique de l'œuvre de Novalis s'inscrit pleinement dans sa poésie, pourvu qu'on l'appréhende *de l'intérieur*, comme un mode de réalisation, et non seulement comme l'expression d'un art supérieur que lui-même avait porté à son sommet. La poésie de Novalis n'est pas d'un « voyant », mais d'un initié, comme Jacob Böhme. La vérité est que, faute d'avoir été initié par l'Ange de Novalis, peu de personnes sont capables de transformer la « puissance secrète du Chant » en mode de réalisation spirituelle – autrement dit, pour l'éprouver, il faut avoir connu soi-même l'expérience transfiguratrice du poète romantique allemand :

« Encore en moi dormait le plus haut de l'esprit  
Quand je la vis, sur moi, descendre comme un Ange ;  
Et j'ai pris, à l'éveil, dans ses bras, mon envol. »<sup>7</sup>

---

<sup>7</sup> Dédicace à *Henri d'Ofterdingen* (traduction Armel Guerne).

La « puissance secrète du Chant » introduit à la Science divine. Cela suffit pour comprendre que son expérimentation dépasse infiniment ce que l'exercice de la poésie autorise le plus souvent : une perception de l'invisible, certes, mais limitée à l'homme, aux anges, en un mot à la création divine. Cependant, le mystère de la Trinité, l'abîme sans fond de la Dèité ne sont accessibles, si l'on peut s'exprimer ainsi, qu'à la « puissance secrète du Chant ». On pourrait assimiler celle-ci à *Sophia*, la Sagesse divine qui, dans l'ordre de la Connaissance initiatique, rend possible l'accès aux mystères divins, selon l'enseignement de Jacob Bœhme. La vocation de l'homme est de s'élever jusqu'à son Origine (ou son Principe), mais son origine est « la condition de l'âme avant sa création ». Telle est la hauteur à laquelle l'homme peut prétendre s'il s'exerce à sa réalisation spirituelle, en se confiant à la « puissance secrète du Chant ». En d'autres termes, l'homme est appelé à gravir ce « Mont intérieur » dont Novalis atteignit lui-même le sommet au moment de mourir par la « puissance secrète du Chant ». C'est à celle-ci, par conséquent, que les disciples du poète romantique allemand doivent leur accomplissement dans la voie initiatique, lorsqu'ils parviennent au seuil du désert de la « nue Dèité ».

La « puissance secrète du Chant » est comparable aussi, dans l'ordre de l'Amour, aux battements du Cœur divin que le disciple bien-aimé eut le privilège d'entendre durant la dernière Cène. Si le Christ, le Maître spirituel *par excellence*, s'avance au-devant de nous, c'est pour nous introduire, au terme de notre cheminement, par Sa blessure, jusqu'à son Cœur – le seuil divin au-delà duquel il n'est rien d'autre que l'endormissement de l'âme au sein de la Dèité.

L'œuvre poétique de Novalis est initiation à l'Amour et la Connaissance, et la « puissance secrète du Chant » demeure le viatique des disciples du poète romantique allemand à qui il en a transmis les modes de son expérimentation, par son exemple et sa propre existence :

« Un jour, les yeux de mes frères aussi  
Se lèveront de nouveau vers le ciel,  
Pour revenir, tout confondus d'amour  
Et se précipiter contre Ton Cœur ».<sup>8</sup>

Lui-même a rejoint l'Origine, et nous, à notre tour, demeurons fidèles à lui, et à la « puissance secrète du Chant », pour le rejoindre.

---

<sup>8</sup> Novalis, *Chants religieux*, VI.

## NOVALIS 2008

### Réception de Novalis en France

(NOUVEAU CATALOGUE 2010)

**Volume 1 – Teodor de Wyzewa, « Le poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, Paris, 1e novembre 1900.**

« Dans son livre *De l'Allemagne*, – qu'il paraît avoir écrit surtout pour déprécier, aux yeux du lecteur français, les poètes allemands ses confrères, – Henri Heine consacre à Novalis un petit chapitre dont on a vanté souvent la piquante et gracieuse ironie. Après avoir dit que « le véritable nom de ce poète était Hardenberg, » et après avoir donné sur sa vie et son œuvre quelques renseignements [sic], pour la plupart inexacts, il raconte qu'il a connu autrefois une jeune Allemande qui admirait Novalis... »

**Volume 2 – Comte de Montalembert, « Novalis », *Mélanges d'art et de littérature*, Paris, 1831.**

« Souvent nous avons promis à nos lecteurs de leur révéler en détail ce qu'il y a de catholique dans cette vaste littérature d'outre-Rhin, mine immense où peuvent creuser à leur gré toutes les croyances, toutes les imaginations, toutes les fantaisies de l'homme, sûres d'y trouver à chaque pas d'inépuisables richesses et des merveilles sans cesse renaissantes... »

**Volume 3 – Henri Albert, « Novalis », *Mercur de France*, t. XVI, 1895.**

« Il faudrait refaire l'histoire des théories littéraires des dix dernières années pour comprendre le prestige exercé sur quelques esprits de ce temps par le poète allemand connu sous le nom de Novalis. »

**Volume 4 – Eugène Lerminier, *Extrait d'Au-delà du Rhin*, Bruxelles, 1835.**

« A ceux qui doutent encore que la philosophie et la science des idées puissent élever dans l'âme des émotions tragiques et décider de la vie, il faut montrer Novalis. »

**Volume 5 – « La Fleur bleue de Novalis », *Le Magasin pittoresque*, 1857.**

« Novalis est pour les Allemands un nom si pieusement, si tendrement aimé, la grave Allemagne l'a traité avec une affection si paternelle, qu'on a recueilli sur sa vie les moindres détails. »

**Volume 6 – [Xavier Marmier], « Frédéric de Hardenberg, dit Novalis », *Nouvelle Revue Germanique*, 1831.**

« Frédéric de Hardenberg est un des auteurs les plus originaux que l'Allemagne ait produits ; il mourut cependant trop jeune pour que son génie poétique pût se développer dans toute sa vigueur et dans toute son originalité. Les ouvrages qu'il a laissés ne sont pour la plupart que des fragmens [sic]. C'est peut-être ce qui explique pourquoi cet écrivain est si peu connu en France, quoiqu'il réunisse au plus haut degré ce qui caractérise les grands poètes de la Germanie moderne... »

**Volume 7 – Saint René-Taillandier, « Novalis », *Dictionnaire des Sciences philosophiques*, Hachette, 1849.**

«NOVALIS. L'histoire de la philosophie allemande présente, à la fin du XVIIIe siècle, un écrivain enthousiaste, un penseur subtil et charmant, qui occupe, au-dessous des métaphysiciens illustres, une place à part... »

**Volume 8 – Louis Lebrun, « Un Allemand d'il y a cent ans », *La Nouvelle Revue*, novembre-décembre 1886.**

«Le romantique d'outre-Rhin naquit comme verdit le sol sous une pluie printanière. Pluie d'avril qui fait s'ouvrir les premiers bourgeons aux arbres, éclore marguerites et violettes dans les prés. Ses œuvres sont comme des lilas en fleur, elles vous montent doucement à la tête, en songes et en rêveries. Un souffle d'enthousiasme, de jeunesse et de confiance anime les écrits de ces jeunes dieux qui s'en vont, étonnés, ravis de leur propre existence, suivant leurs visions et respirant le parfum de leur propre cœur, dont ils font leurs délices. »

**Volume 9 – [Xavier Marmier], « Henri d'Ofterdingen », *Nouvelle Revue Germanique*, 1832.**

« Les parens [*siz*] couchés dormaient encore, l'horloge sonnait l'heure avec un bruit uniforme, les fenêtres cliquetaient et le vent sifflait au-dehors, la chambre s'obscurcissait tout à tour et s'éclaircissait par les rayons de la lune. »

**Volume 10 – Xavier Marmier, « Novalis (Frédéric de Hardenberg) », *Nouvelle Revue Germanique*, 1833.**

« Ce n'est pas sans un sentiment de crainte et de vénération que j'entreprends d'écrire cette biographie. Novalis est pour moi comme une de ces saintes reliques placées au fond d'un sanctuaire. Si on les regarde de loin, on ne les connaît pas ; si on y touche d'une main trop hardie, on les profane. Car voyez cette âme vierge et profonde de poète qui se referme avant que d'être assez mûre ; ces œuvres de génie qui s'interrompent brusquement dans le moule où elles étaient jetées ; cette vie qui tombe encore chargée de fleurs ; cette voix pleine de vie et de religion qui ne rend plus qu'un son douloureux et devient muette : tout cela ne mérite-t-il pas grand respect et grande pitié ?

Aucun poète n'a pénétré plus avant dans les mystères de la vie intérieure que Novalis. »

**Volume 11 – Saint René-Taillandier, « Novalis », *Académie des Sciences et des Lettres de Montpellier, Mémoires de la Section des Lettres*, 1847.**

« Ce poète n'a pas manqué à la gloire naissante du métaphysicien. Subtil et ferme tout ensemble, mystique et audacieux, image assez fidèle, en un mot, de la doctrine du maître, l'écrivain dont je parle ne peut être oublié désormais dans l'histoire de la philosophie allemande. **Parmi les noms déjà célèbres qui sont comme le cortège de M. de Schelling, le premier en date et l'un des plus brillants est le nom charmant de Novalis.** »

**Volume 12 – Louis Angé, « Vers l'aurore d'une fraternité intellectuelle des Nations, la « mission » du poète Novalis », *La Nouvelle Revue*, Paris, 1924.**

« Connaissez-vous plus étrange, plus attirante, plus passionnante figure que celle du douloureux jeune homme qui, n'ayant pas encore vingt-neuf ans, s'éteignait, un matin du printemps 1801, sous le ciel brouillé de la Saxe, après avoir porté, sur la fragilité de son front d'ivoire, toutes les souffrances et toutes les extases inhérentes à l'enfantement d'un monde nouveau ? »

**Volume 13 – Paul Morisse, « Hymnes à la Nuit », *La Nouvelle Revue*, tome V, 1908.**

« Novalis (1772-1801), pseudonyme littéraire de Friedrich von Hardenberg, est peut-être, à côté de Tieck et de Schlegel, le représentant le plus parfait du romantisme germanique. »

**Volume 14 – Henri Delacroix, « Novalis. La formation de l'idéalisme magique », *Revue de Métaphysique et de Morale*, Paris, 1903.**

« Comme Tieck ou Frédéric Schlegel, Novalis appartient surtout à l'histoire de la littérature ; c'est une âme essentiellement poétique et son œuvre, interrompue si brusquement, le montre avant tout poète. La première romantique a été une école littéraire ; mais elle a aussi prétendu faire la poétique et même la métaphysique de son œuvre artistique ; elle se rattache à Fichte autant qu'à Goethe ; elle rêve d'une conciliation définitive entre l'art et la philosophie. »

**Volume 15 – Oswald Hesnard, « Un romantique allemand. Novalis », *Revue de l'Anjou*, tome 49, Angers, 1904.**

« Rares sont les historiens de la littérature qui conservent l'intégrité de leur sens critique devant l'univers changeant et féérique qui se déploie dans l'œuvre du magicien Novalis. »

**Volume 16 – Michel Nicolas, « Novalis », *La Gironde, Revue de Bordeaux*, 1836.**

« A l'âge où les écrivains commencent d'ordinaire leur carrière, Novalis finissait la sienne. Le torrent et le tourbillon de ses pensées l'avaient brisé ; il disparut, jetant sur l'abîme du temps quelques fragments et quelques pages. – Poète au cœur pur, que tes pages nous sont précieuses ! que tes chants nous sont chers ! »

**Volume 17 – Victor de Mars, « Novalis », *Revue de Paris*, 1841.**

« On se tromperait si on ne voyait dans *Henri d'Ofterdingen* que l'essor d'une imagination élevée et féconde ; cette œuvre nous offre encore l'expression la plus exquise et la plus chaste du culte de l'Allemagne pour la nature. »

**Volume 18 – Baron Ferdinand Eckstein, « Œuvres de Novalis », *Le Catholique*, 1828.**

« Novalis n'avait pas vingt-neuf ans lorsqu'il expira. Il eût réalisé de vastes espérances, s'il eût joui d'une plus longue vie. »

**Volume 19 – Teodor de Wyzewa, « L'aventure amoureuse du poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, tome 4, 1911.**

« C'est incontestablement cette tragédie de ses fiançailles avec Sophie von Kühn qui a allumé au cœur de Novalis l'ardent et lumineux génie poétique destiné depuis lors à ne plus s'éteindre... »

**Volume 20 – Louis de Ronchaud, « A Novalis », *Les Heures*, Paris, 1844.**

« Si jamais la Nature auguste et vénérée,  
Eut un amant divin de sa beauté sacrée,  
Qui, vers le grand secret ne cessant d'aspirer,  
Nuit et jour épiât ses pas pour l'adorer... »

**Volume 21 – Maurice Pujo, « Premiers essais sur la philosophie de Novalis », *Le Règne de la grâce*, Paris, 1894.**

« Le poète qui s'était trouvé dans les *Hymnes à la Nuit* devait se développer encore dans les *Chants spirituels*, et dans le grand roman que sa mort laissa inachevé, *Henri d'Ofterdingen*. Mais le penseur avait dégagé en même temps, dans les *Disciples à Saïs* et dans ses *Fragments*, l'esquisse d'une philosophie qui peut trouver place parmi les plus nobles, parmi les plus puissants efforts de l'esprit humain. »

**Volume 22 – Henri Albert, « Le Conte de Jacinthe et de Feuille-de-Rose », *L'Idée libre*, Bruxelles, 1893.**

« La profondeur de son sens symbolique dépasse assurément ce qu'ont écrit les autres poètes de l'École romantique allemande. »

**Volume 23 – Henri Lichtenberger, « Les sources de la pensée de Novalis », *Revue germanique*, 1911.**

« Si l'on veut définir d'un mot le caractère essentiel de la pensée de Novalis, on devra, je crois, dire qu'elle est profondément et en toute sincérité mystique. Novalis appartient à cette lignée de mystiques allemands qui, d'Eckhart, Suso et Tauler, à Jacob Böhme, puis de là au piétisme du XVII<sup>e</sup> et du XVIII<sup>e</sup> siècles, s'est constituée à peu près sans interruption jusqu'à l'époque du romantisme. »

**Volume 24 – Georg Lukacs, « Novalis et la philosophie romantique de la vie », 1907.**

« Novalis est le seul vrai poète de l'école romantique. Ce n'est qu'en lui que toute l'âme du romantisme est devenue chant et seulement chez lui de manière exclusive. Les autres, si on peut dire qu'ils étaient des poètes, n'étaient que des poètes romantiques. »

**Volume 25 – Henri Blaze de Bury, « Novalis », « Les écrivains modernes de l'Allemagne », Paris, 1868.**

« Novalis s'est emparé de l'homme de la montagne, du mineur dont il arrange et compose le poème à l'aide la tradition. La nature ne parle qu'à l'homme libre : lui seul comprend ses langues mystérieuses... »

**Volume 26 – Émile Spenlé, « Schiller et Novalis », *Revue Germanique*, 1905.**

« Si la correspondance de Novalis nous permet de saisir sur le vif l'action directe de l'auteur de *Don Carlos* sur la jeunesse contemporaine, son œuvre littéraire, bien que déjà davantage dégagée de cette influence, en garde cependant plus d'une empreinte définitive. »

A handwritten signature in cursive script, reading "Ferdinand von Hardenberg".

## Sommaires des numéros 25 à 30

**Février/mars 2010 – numéro 25** : Document biographique : 21 juillet 1799. Documents littéraires et témoignages : *Fragments* de Novalis écrits en français (1798). Geneviève Bianquis, CR de *La doctrine de l'Athenaeum* (1798-1800) d'Alfred Schlagdenhauffen, *Revue critique d'histoire et de littérature*, 1935. Georg Lukacs, « Novalis et la philosophie romantique de la vie », extraits, 1907. Henri Peyre, « les sources du pessimisme de Thomson », *Revue anglo-américaine*, 1924. Novalis et l'initiation : *Transfiguration*, par Jean Moncelon. **NOVALIS 2008**, Réception de Novalis en France : Nouveau catalogue 2010. Sommaire des numéros 19 à 24 (année 2009).

**Avril/mai 2010 – numéro 26** : Document biographique : Printemps 1793, lettre à Friedrich Schlegel. Documents littéraires et témoignages : Spécial Johann Wilhelm Ritter. Georg Lukacs, « Novalis et la philosophie romantique de la vie », extraits, 1907. Novalis et l'initiation : Rudolf Steiner & Novalis (I). **NOVALIS 2008**, Réception de Novalis en France : Nouveau catalogue 2010.

**Juin/juillet 2010 – numéro 27** : Document biographique : Novalis, extrait d'une lettre à Caroline Schlegel, 20 janvier 1799. Documents littéraires et témoignages : A.-F. Théry, « Critique de Novalis », *De l'esprit et de la critique littéraires chez les peuples anciens et modernes*, Paris, 1832. Charles Coligny, « La légende des poètes », *L'Artiste*, t. X, Paris, 1860. Novalis et l'initiation : Rudolf Steiner & Novalis (II). **Les premières traductions de Novalis en France. NOVALIS 2008**, Réception de Novalis en France : Nouveau catalogue 2010.

**Août/septembre 2010 – numéro 28** : Document biographique : Gerald Wahrlich, *Die Rettung des Novalis-Geburtsortes*, Wiederstedt, 2003. Documents littéraires et témoignages : *Manuel de l'histoire de la littérature nationale allemande*, d'August Koberstein, 1834. Charles Coligny, « La légende des poètes » (suite et fin), *L'Artiste*, t. X, Paris, 1860. E. N., « Le roman esthétique en Allemagne. *Henri d'Ofterdingen, de Novalis* », *Le Semeur*, 12 mai 1847. Novalis et l'initiation : Rudolf Steiner & Novalis (III). **NOVALIS 2008**, Réception de Novalis en France : Nouveau catalogue 2010.

**Octobre/novembre 2010 – numéro 29** : Document biographique : « Sans doute les souffrances cruelles... », par Émile Spenlé, 1903. Documents littéraires et témoignages : E. N., « Le roman esthétique en Allemagne. *Henri d'Ofterdingen, de Novalis* » (suite), *Le Semeur*, 12 mai 1847. « Novalis », Grégoire et Collombet, *Livre de Marie, Mère de Dieu*, II, Paris, 1837. Novalis et l'initiation : Marie-Madeleine Davy & Novalis. Extrait de *Muni, Récit d'une expérience intérieure*, Éditions Retz, 1985. **NOVALIS 2008**, Réception de Novalis en France : Nouveau catalogue 2010.

**Décembre 2010/janvier 2011 – numéro 30** : Document biographique : Novalis et Schelling. Documents littéraires et témoignages : E. N., « Le roman esthétique en Allemagne. *Henri d'Ofterdingen, de Novalis* » (suite & fin), *Le Semeur*, 12 mai 1847. Louise Brachmann, « LE GUIDE (à la mort de Novalis) », traduction française, Paris, 1856. Novalis et l'initiation : Généalogie spirituelle de Novalis, par Jean Moncelon. **NOVALIS 2008**, Réception de Novalis en France : Nouveau catalogue 2010.



---

## SOMMAIRE

### Document biographique

- Novalis et Maria Alberti.

### Documents littéraires et témoignages

- Maurice Muret, « La petite fleur bleue (Pour le centenaire de Novalis) », *Journal des Débats*, 7 décembre 1901.
- « Novalis, le chantre de Marie », *Revue du monde catholique*, tome 30, 1870.
- Marcel Brion, « Maria Alberti », 1963.

### Novalis et l'initiation

- « La puissance secrète du Chant ».

### NOVALIS 2008

- Réception de Novalis en France : Nouveau catalogue 2008-10.
- Sommaire des numéros 25 à 30 (année 2010).



Cette *Lettre bimestrielle* est une publication du site *D'Orient et d'Occident*

<http://editionenligne.moncelon.fr>

Responsable : Jean Moncelon

Correspondance : [jm@moncelon.fr](mailto:jm@moncelon.fr)

Tous droits réservés  
2006-2011